ORAISON FUNÈBRE DE MARAT, L'AMI DU PEUPLE,

Prononcée par le Citoyen F. E. GUIRAUT, membre de la Société des Jacobins, dans la Section du Contrat social, devant la Convention nationale, les Autorités constituées, les Sections, les Sociétés patriotiques, & un grand nombre de Députés des Assemblées primaires, le 9 août 1793, l'an 2 de la République, une & indivisible.

CITOYENS,

UNE nuit affreuse est venu étendre sur nous son crêpe funèbre ; l'intrépide défenseur de la liberté en est devenu le martyr. Marat ! Marat n'est plus.

Peuple ! il est donc vrai, tu as perdu ton ami. Un monstre, vomi par la tyrannie, est venu lui percer le sein. Tu l'as vu ! sa blessure mortelle s'est offerte à tes yeux : son corps étoit froid & ensanglanté ; tristes restes ! qui ont été pour toi les derniers témoignages de sa fidélité.

Ses obsèques, il est vrai, ont été ceux de ta reconnoissance ! tu l'as mis avec soin dans le tombeau : tu l'as couvert de couronnes & de fleurs ; tu as fait plus ! tu l'as baigné de tes larmes.

O Marat ! qu'il eſt glorieux de mourir ainſi au milieu de ſes frères !

Mais, j'entends des murmures qui s'élèvent ; je vois un concours de monde qui s'agite, qui ſe preſſe..... Veut-on troubler les honneurs que nous rendons à la mémoire de notre ami ?..... que demandez-vous ? venez-vous accuſer Marat ?..... parlez ?

Toi, Marat ! qui du fond de ta tombe reſſembles à ces Egyptiens, portés ſur le bord du lac, tu ſais que l'opinion reſte ſur la terre quand l'homme en diſparait ; écoute l'interpellation de l'ancien tribunal de ce peuple :

« Qui que tu ſois, rends compte à la patrie de tes » actions. Qu'as-tu fait du temps & de la vie ? la loi » t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te juge ».

Vous l'avez entendu cette interpellation ; vous qui paroiſſez avilir la vie de Marat, approchez ! approchez devant ce tribunal redoutable ; c'eſt ici, où le ſilence le plus reſpectueux annonce le ſéjour des morts !..... Parlez, ne craignez pas les aſſaſſins ! Parlez !.....

Me ſerois-je trompé ? écoutez, citoyens ! j'entends la voix de Marat ; il parle du fond de ſon ſouterrain ; écoutez.

Tygres altérés de ſang, vous avez voulu une victime, je ſuis deſcendu dans la tombe, juſtifiez donc votre crime !.....

Je me ſens glacé d'effroi ; tout troublé que je ſuis, je prête une oreille attentive ; je n'entends plus rien.

Avancez, lâches aſſaſſins, qui vous nourriſſez de chair humaine, & qui êtes dégoutans du ſang de Marat ; il vous interpelle, paroiſſez ?.....

Vous frémiſſez, citoyens ! la douleur vous irrite ! calmez, calmez votre juſte indignation ; Marat s'eſt rendu redoutable juſques dans le fond de ſa tombe : calmez-vous, vous dis-je ! les amis des tyrans ne ſavent point accuſer ; ils ne commettent que des crimes.....

Et vous, vous pleurez ! citoyennes ! jeunes enfans ! je le ſens ; cette jouiſſance eſt douce, elle eſt digne de votre ſenſibilité.

O Marat ! tu le vois, perſonne ne t'accuſe ; ſois au milieu de nous ; jouis du triomphe que la reconnoiſſance te prépare ; ici ſont les amis de la liberté ; nous allons raconter ta vie.

Dans le département du Doubs, au bas de ces montagnes qui percent les nues & preſſent les enfers, non loin de cette cité qu'habite la liberté depuis qu'elle quitta la Grèce & Rome, à
près Pontarlier, eſt né Marat le 24 maî 1743, fils d'un médecin.

La nature lui donna une ame ſenſible, une imagination ardente, un caractère bouillant, un eſprit droit, un cœur ouvert à toutes les paſſions exaltées.

Il eut une enfance débile, une éducation très-ſoignée : ſa mère ſe plut à lui faire goûter les douceurs de la philantropie. Dès l'âge de huit ans, il ne put ſupporter l'aſpect d'une injuſtice, ni d'une cruauté. Docile, appliqué, il ne connut jamais les jeux de l'enfance ; il fit des progrès rapides ; réfléchi à quinze ans, obſervateur à dix-huit, penſeur à vingt & un ; le travail fut pour lui un beſoin indiſpenſable.

Il paſſa vingt-cinq ans dans la retraite, à la lecture des meilleurs ouvrages ; il chercha à épuiſer les com-

binaiſons humaines, ſur la morale, la philoſophie & la politique ; comme Platon, il écouta quelques fois parler ſon ame. C'eſt dans ce moment que, plein de de reſpect pour le créateur & d'indignation pour les choſes crées, il peſa la vanité des grandeurs humaines, fouilla dans le ſombre avenir, & chercha l'homme au-delà du tombeau.

Jeune & diſpoſé à acquérir des connoiſſances profondes, Marat fit quelques voyages; il traverſa la Suiſſe, viſita l'Italie, parcourut l'Allemagne, alla en Hollande, & demeura long-temps en Angleterre.—— Son goût pour les ſciences lui en fit aimer beaucoup plus l'étude que la pratique : ſemblable à ce fameux Locke, il eut une médecine à lui ; il eſſuya des perſécutions, il exerça très-peu cet art.

Citoyens ! ſuivez Marat. Né pour la liberté, il a déjà éprouvé des actes de deſpotiſme ; l'ignorance en eſt cauſe, il ne peut y tenir, il la regarde en face, il voudroit l'anéantir d'un clin-d'œil, ſon imagination s'enflamme ; il va, il vient, preſſé par l'amour de la gloire, il prend la plume d'une main ferme, & trace ſes Œuvres-Métaphyſiques-Anatomiques & Phiſiologiques ſur l'Homme, en 8 volumes.

Livré à des recherches phyſiques, il eſt tout tranſporté du merveilleux enſemble de la nature & de ſes accords ; la lumière fixe ſon attention, il l'étudie : c'eſt alors qu'il ſe ſent indépendant ; tout ce qu'il voit lui préſente l'image du bonheur ; il le trouve ſur la terre, dans cette douce ſimplicité qui ſe manifeſte par l'attachement mutuel des hommes, la confiance, la bonne foi, le mélange des peines & des plaiſirs, & les regrets éternels de ceux qui meurent avant nous

D'après cette heureuſe influence de la liberté, en approfondiſſant les connoiſſances humaines, il fixe les rapports ſociaux. Les gouvernemens ſont pour lui une monſtruoſité; ce n'eſt qu'un compoſé d'extorſions, de crimes & d'audace; il connaît leur politique; il travaille à renverſer leurs monſtrueux abus. L'Angleterre lui fournit une belle occaſion: il s'agit de la réélection de ſon parlement, c'était en 1774. Marat s'en réjouit: citoyen du monde, il écrit les attentats commis contre la liberté, contre le peuple; il peint les artifices employés par l'état, & les ſcènes ſanglantes qui accompagnent le deſpotiſme. Son travail achevé & imprimé ſous le titre *les chaînes de l'eſclavage*, ne peut être publié. Le miniſtre anglais avait tout corrompu, tout acheté; imprimeurs, publicateurs, journaliſtes, l'or avait pénétré par-tout. Le génie de Marat avait fait trembler les marches du trône.

Accablé de veilles & de ſacrifices, Marat ſe voit privé de toutes correſpondances; pourſuivi, eſpionné, il paſſe en Hollande, revient en Angleterre par le nord, viſite les ſociétés patriotiques: ſon ouvrage y étoit parvenu. Par-tout fêté & couronné, il apprend que dans la ſouſtraction de ſes papiers, le miniſtre anglais l'a privé des lettres d'affiliation qui lui avoient été envoyées dans une boëte d'or, il en reçoit de nouvelles. Son ouvrage eſt réimprimé, envoyé dans toute l'Angleterre; par-tout ſon nom retentit; il triomphe enfin de ſes peines, & prouve ce que vaut le courage d'un homme libre, qui attaque les prérogatives d'une couronne, les vues ambitieuſes d'un monarque, des menées miniſtérielles, & la proſtitution d'un parlement.

Il fait ſes adieux à l'Angleterre; le voilà en France.

Ici, il s'occupe de mettre au jour quelques ouvrages ſur la phyſique, dont il a laiſſé 20 volumes.

Ses découvertes ſur la lumière, occupent l'académie des ſciences: elle s'élève avec force contre lui; l'envie & la jalouſie ſoulèvent toutes les ſociétés ſavantes; il éprouve les mêmes vexations qu'en Angleterre. Aucuns journaux d'alors ne veulent inférer ſeulement le titre de ſes ouvrages, & cependant ſa traduction de Newton eſt approuvée par l'académie elle-même, en 1785, parce qu'il a la modeſtie de taire ſon nom & d'en rendre Beauzée l'éditeur. Franklin! tu fus plus franc & plus juſte; tu connus les talens de Marat; tu ſus les apprécier: on le comptoit au nombre de tes amis.

Marat gémiſſoit depuis long-temps ſous la hache de l'oppreſſion, lorſque les excès d'une cour corrompue lui preſagent la chûte de la Baſtille. Il dépoſe, il prépare des matériaux pour la refonte totale du gouvernement. Une expérience de 15 ans lui avoit appris à défendre les droits du peuple: il prend les devants; il trace, il diſtribue en 1788, ſon Offrande à la patrie, en 2 volumes.

En 1789, ſonne cet épouvantable réveil de la liberté; le peuple ſe lève, il frappe de ſon pied la terre; le trône s'ébranle; Marat le voit déjà renverſé. Veillez, s'écrie-t-il aux enfans de la patrie, les lauriers ſont pour vous! Intrépide, courageux, il ſe charge d'aſſurer la victoire. A Verſailles, il donne des conſeils aux repréſentans du peuple; à Paris, il tient le peuple en mouvement; dans les rues, ſur les chemins, on ne rencontre que lui; il craint que la liberté lui échappe. On veut rendre la double repréſentation illu-

foire, arrêter la forme du gouvernement provoqué; Marat s'en indigne; il fait son plan de constitution; il observe; le peuple est trompé, ses représentans le trahissent; il livre une guerre à mort à tous les traîtres.

Inacessible à tout autre sentiment qu'à celui de voir sa patrie heureuse, Marat apperçoit tous les périls; il n'en craint aucun; il résout de combattre tous les vices par une feuille journalière, dont le langage austère doit rappeler le législateur aux principes, démasquer les frippons, les prévaricateurs, dévoiler leurs complots, & sonner le tocsin au moment du danger.

A peine eut-il porté ses regards sur l'assemblée constituante, que des machinations sans nombre se dirigent contre lui. Il disoit la vérité; on veut acheter son silence. Neker lui offre un million en or; il le refuse. On lui enlève ses presses; on le fait décréter de prise de corps, on met sa tête à prix: vains efforts! son courage le soutient, sa feuille continue, son énergie augmente.

Lafayette, à la tête de douze mille hommes, va faire le siège de sa maison: Marat échappe, sa maison est pillée; il est réduit à la misère.

Dans cette situation affreuse, il est sans domicile, & bientôt sans ami. Errant d'un fauxbourg de Paris dans un autre, poursuivi sans relâche, abreuvé de fiel & de douleurs, il n'en est que plus redoutable. Par-tout espionné, par-tout il échappe à la fureur des couteaux; on ne peut le réduire au silence.

Lafayette, dans ses recherches, n'épargne aucuns sacrifices; il frappe tout le monde de stupeur. Marat ne trouve plus d'asyle; il cherche un souterrain, il

ſe réfugie dans les carrières de Montmartre. Là, quelques bons citoyens ſe plaiſent à le garder : on lui apporte ſa ſubſiſtance ; il la reçoit avec ſenſibilité ; il preſſe ſon pain, le baigne de ſes larmes & donne à la choſe publique ce qu'il a reçu des mains de la fraternité.

La conſtitution proclamée, Marat ſentit que ce nouvel ordre des choſes ne pouvoit durer long-temps. Son œil découvre des menées ſourdes ; il prévient le peuple qu'on veut l'aſſervir, donner à Louis XVI ſon ancienne autorité ; il pourchaſſe les députés de l'aſſemblée légiſlative, dénonce leur perfidie & leur vénalité ; il eſt décrété d'accuſation ; la paſſion a dicté cet acte, Marat le foule aux pieds ; la défenſe des droits du peuple, s'écrie-t-il, voilà ma ſuprême loi ! & plus fort que tous les machinateurs enſemble, il les brave, les mépriſe, ne ceſſe de démontrer les conſpirations & le beſoin d'exclure de toutes les fonctions publiques les prêtres, les nobles, les financiers, les créatures de la cour & les ſuppôts de chicane.

La révolution faiſoit des pas rétrogrades, l'eſprit public paroiſſoit affoibli : Marat frémit d'indignation contre l'inactivité des patriotes ; il ſe tourmente, il veut finir avec la liberté, il veut électriſer toutes les ames. Il falloit le voir, de réduit en réduit ; citoyen plus malheureux que Diogène dans ſon tonneau, il étoit privé de la lumière. Souvent dans des lieux humides, il n'avoit pas de quoi ſe coucher. Rongé par la misère la plus affreuſe, il couvroit ſon corps d'une ſimple redingotte bleue, & ſa tête d'un mouchoir, d'un mouchoir, hélas ! preſque toujours trempé de vinaigre, afin de tempérer l'ardeur de ſon cerveau qui ne pouvoit ſe faire au ſommeil de la liberté. Une écritoire

dans ſa maiſon, quelques chiffons de papier, ſur ſes genoux, c'étoit-là ſa table. On marchandoit ſon travail, on lui donnoit un écu dont il vivoit.

O Marat! Béliſaire fut l'honneur du nom romain, tu le feras du nom français.

Dégoûté d'amertumes, la France inondée de placards miniſtériels qui le préſentent comme une bête féroce, ſes derniers efforts devenus inutiles, Marat ſe rappelle de l'accueil qui lui a été fait en Angleterre. Le voilà parti: deſcendu à Amiens; il eſt reconnu; auſſi-tôt la force armée eſt miſe ſur pied; il eſt inveſti: il fend les rangs, il s'échappe, le ciel protège ſes jours, la campagne favoriſe ſa fuite; il arrive à Paris ſans ſouliers; ſes pieds ſont teints de ſon ſang, les ongles de ſes doigts emportés, il n'eſt plus à lui, il s'offre tout entier en ſacrifice, & jure de vaincre.

Arrivé le 10 août, la voix du peuple ſe fait entendre; ce ne ſont plus ces énormes pierres humides des larmes de l'opprimé que ſa main renverſe, ce ſont des couronnes, des fleurs de lis, des lambris dorés. Marat met un genou en terre, il voit enfin la lumière; l'inſurrection a purgé tous ſes décrets; le ſénat eſt ouvert; le peuple lui dit: aſſeois-toi-là.

Il venoit de combattre le deſpotiſme monarchique, il avoit à combattre celui des factions. Sa réputation, ſes vertus, plus encore, ſes talens politiques étoient un rampart inſurmontable aux ambitieux; auſſi tous les moyens furent employés pour s'en défaire.

D'abord, il fut traité de libelliſte à gages, vendu aux puiſſances étrangères, au ci-devant clergé, à la ci-devant nobleſſe, aux généraux; enſuite, c'étoit un

ennemi des loix, un désorganisateur, un perturbateur du repos public, un buveur de sang; enfin il fut présenté comme un ambitieux qui visoit au pouvoir suprême, & qui vouloit s'ériger en despote sous le titre de tribun ou de dictateur.

Tous ces outrages, toutes ces impostures n'effleurèrent pas Marat. Tenace, accoutumé à souffrir, plus on le tourmente, plus il étouffe les projets criminels de ceux qui veulent l'éloigner. Il reste presque seul; il semble se mettre en garde contre la convention toute entière. Haï par un côté, craint par l'autre, il étend le doigt de la censure sur ses collègues; beaucoup, avec le temps, reviennent de leur erreur; mais beaucoup plus encore feignent d'être ses amis. Il n'en fut jamais dupe.

Marat étoit lui seul une montagne, il falloit l'abattre à tout prix; plusieurs décrets d'accusation avoient été mutuellement provoqués contre lui; un numéro de sa feuille prête à interprétation; ses ennemis s'en servent, font soulever le peuple, piller les magasins. Marat est vivement accusé, plus vivement poursuivi; c'étoit le coup de maître, il falloit ne pas le manquer; toutes les passions sont mises en jeu; il est enfin décrété d'accusation.

Vous l'avez vu, citoyens, semblable à ce vieillard qui toujours vertueux & juste, parut devant les tribunaux pour la première fois, assis sur la sellette du criminel, Marat ne change point de caractère simple devant ses juges; comme il l'avoit été dans toutes les actions de sa vie, il se défendit en homme de bien; il ne connut d'autre éloquence que la vérité; il parla de ses accusateurs sans colère & sans dédain: fort de

ſa conſcience, il fut tranquille ſur ſon ſort. O Socrate! tu ne fus pas plus grand! Athènes ſe déshonora en te précipitant dans ta tombe; la France s'immortaliſa en rendant Marat à la liberté.

Peuple! il reçut de toi la couronne civique; il alla reprendre ſes fonctions; tu le portas en triomphe à la place que tu lui avois donnée.

Le 31 mai voit éclore une troiſième révolution. Des repréſentans infidèles ſont mis en état d'arreſtation: leurs fautes les accuſent; ils ſont tourmentés, non par le repentir, mais par la crainte du châtiment; ils trompent leurs gardiens, s'enfuyent; partout où ils paſſent ils égarent le peuple; ils allument la guerre civile; ils ſe réuniſſent à Caen; c'eſt-là qu'ils concertent l'exécution de leurs projets & de leurs attentats; c'eſt-là qu'ils échauffent le cœur d'un femme, & que ſa tête priſe d'une célébrité trop criminelle, elle vient trancher les jours de notre ami.

Répondez, aſſaſſins de Marat, vous qui lui avez enfoncé le couteau dans le ſein, avez-vous, comme lui, des vertus à préſenter? ce mortel extraordinaire, l'avez-vous jamais connu?..... Toute ſa vie dans la méditation & la retraite, perſécuté par l'envie & la jalouſie, pourſuivi par le deſpotiſme, abandonné par la tiédeur & la foibleſſe, haï par le vice & la corruption, craint par les ambitieux & les conſpirateurs, eſtimé par le peuple, immolé par le fanatiſme, répondez, l'avez-vous connu?

Oui, ſon cœur vous aſſuroit l'exécution de vos projets exécrables; la main qui le frappa crut abattre un monſtre inſenſible aux maux de la nature.

Insensible aux maux de la nature ! Toi, Marat, qui ne te laissas approcher, que parce que tu crus voir un père dans les fers, que parce que tu vis couler les larmes. Insensible aux maux de la nature ! Toi, qui ne fus persécuté que parce que tu fus toujours le défenseur de l'opprimé. Insensible aux maux de la nature ! malheureux ! vous avez fait deux victimes à la fois.

Fuyez ! fuyez, monstres, mille fois plus hideux que ceux que resserrent les enfers ! Fuyez, vous qui avez encore les mains & les lèvres couvertes du sang de Marat ! Fuyez de dessus cette terre promise ! Allez ! cherchez par-tout du pain, & ne trouvez point à manger ! cherchez par-tout de l'eau, & ne trouvez point à boire ! tout dégoûtans de crimes, errans sur des rochers escarpés, dans des déserts, sur des montagnes de sables, grillés par l'ardeur du soleil, que votre corps se dessèche, qu'il ne meure jamais, & ne trouvez de pâture que dans le sang de ceux que vous avez fait immoler, & dans la chair cadavéreuse que des milliers de vers se disputeront avec vous !

Vous qui n'avez vu dans Marat que des crimes, vous qui sans cesse l'avez traité d'homme de sang, où sont ses victimes ? Venez, approchez, hommes en habit de deuil : a-t-il fait périr vos femmes, vos enfans ? Vous, enfans éplorés, apportez-vous sur sa tombe les dernières paroles de vos pères ? vous qui êtes chargés de chaînes, vous a-t-il ravi la liberté ? vous, vieillards, courbés sous le poids de la misère, vous a-t-il dépouillés ? Vous tous enfin, qui avez des plaintes à porter, vous a-t-il trahis, persécutés, vendus, abandonnés ?....

Non, l'ami du peuple ne fut point, ni un criminel,

ni un homme de ſang. Philoſophe profond, habile politique, ſon génie calculoit la lenteur du bien, l'activité du mal ; le vice lui parut toujours dominer la vertu, l'ambition entretenir l'eſclavage ; il a prédit les trahiſons, le ſang déjà verſé, les calamités, & la misère du peuple.

Ecoutez, Citoyens, les dernières paroles de ce philoſophe :

Peuple ! je fus ton repréſentant ; j'ai défendu tes droits ; j'ai vécu dans la misère, je ſuis mort dans la misère.

Peuple ! ta trop grande confiance fit toujours ton malheur ; ceſſe d'encenſer, ceſſe d'être idolâtre, ton bonheur dépend de toi ; connois ta dignité & ta force ; calcule froidement tes beſoins. Obſervateur fidèle, ne te laiſſe plus aſſervir ; écraſe l'intrigue, étouffe l'ambition, mépriſe le vice, eſtime le talent, honore la vertu.

Peuple ! ſurveille tes mandataires ; porte tes regards ſur tout l'intérêt qu'ils prennent aux relations extérieures & intérieures ; attache-toi à la conduite de ceux qui défendent opiniâtrément les généraux, les adminiſtrateurs, les agens qui te trahiſſent ; réunis les menées ſourdes & aſtucieuſes de ceux qui parlent ſans ceſſe & qui n'écrivent jamais ; méfie-toi de ceux qui ſe couvrent du maſque du patriotiſme & qui n'aiment point à entendre la vérité.

Peuple ! c'eſt à ton courage que tu dois ta conſtitution ; choiſis des agens dignes d'elle ; ſouviens-toi qu'un mauvais père, un mauvais fils, un mauvais époux, un mauvais citoyen, ne ſauroient faire ton

bien. Refuſe ta confiance à ceux qui intriguent & cabalent, donne-la à ceux qu'on veut exclure ; va chercher celui que la modeſtie réduit au ſilence ; choiſis des hommes de bonnes mœurs, connois-les par leurs actions & non par leurs paroles. Méfie-toi de ces hommes qui ne ſavent point regarder en face, qui ont un caractère dur, qui poſsèdent tous les vices & ont le maſque de toutes les vertus.

Peuple ! ne te laiſſe point égarer ; ſois en garde contre tous ceux qui te trompent ; ne deviens plus l'inſtrument des paſſions ; ne t'armes point contre tes frères ; emploie auprès d'eux tous les moyens de conciliations dignes de toi ; arrête par-tout les grands coupables, eux ſeuls doivent être punis.

Peuple ! chéris ta liberté, avec elle doivent régner toutes les vertus ſociales ; au milieu de toi en eſt le germe ; ſois heureux ; goûte les douceurs de la philantropie ; ſouviens-toi quelquefois de ton ami ; je te rends le dépoſitaire de mon cœur.

O Marat ! toi qui dévançois le lever du ſoleil, tu frappais tous les matins à notre porte. Sentinelle vigilante ! nous n'entendons plus crier : voilà Marat, l'ami du peuple ! ....

Toujours préſent à notre penſée, nous n'oublierons jamais ce que tu fis pour nous.

Fidèle ami ! te voilà donc ſéparé de tes frères ; tes yeux & ta bouche nous ont fait des adieux éternels. Fidèle ami ! le ſentiment profond de nos ames eſt celui de la douleur ; oui ! tes leçons nous feront chères ; nous les ferons paſſer à nos enfans ; nous leur verrons lever leurs innocentes mains vers le ciel ; auſſi

ſenſibles que nous, ils pleureront ta fin malheureuſe, nous ne parlerons jamais des perſécutions, ſans parler de toi; ton nom & ta gloire ſeront immortels, & de poſtérité en poſtérité on ne célébrera les fêtes de la liberté qu'en célébrant celle de ta mémoire.

Certifié conforme à l'original.

F. E. GUIRAUT.

L'Aſſemblée, ayant entendu la lecture de cet ouvrage, pénétrée de la pureté des maximes & des ſentimens qu'il renferme, a délibéré qu'il ſera imprimé aux frais de la Société, & qu'il en ſera tiré un grand nombre d'exemplaires, pour être diſtribués avec profuſion dans ſon ſein.

A Montauban le deux ſeptembre mil ſept cent quatre-vingt-treize, l'an ſecond de la République françaiſe, une & indiviſible.

Signés BALTHAZARD, *Préſident*, MALFRE, COMBES-BRASSARD, BELLUC-JEANBON, *Secrétaires.*

Chez FONTANEL, père & fils, Imprimeurs de la Société des Amis de la République.